



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE III : Littératures françaises et comparée
Laboratoire de recherche : Centre de recherche sur la littérature des voyages

THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Littérature française

Présentée et soutenue par :

Olivier SALMON

le 17 janvier 2011

ALEP DANS LA LITTÉRATURE DE VOYAGE EUROPÉENNE PENDANT LA PÉRIODE OTTOMANE

Sous la direction de :

M. François MOUREAU

Professeur, Université Paris-Sorbonne

JURY

M. Alain BLONDY

Professeur, Université Paris-Sorbonne

M. Roland LE HUENEN

Professeur, Université Victoria, Toronto

M. Philippe ANTOINE

Professeur, Université Blaise Pascal

M. François MOUREAU

Professeur, Université Paris-Sorbonne

POSITION DE THÈSE

« Nous arrivâmes à Alep, dont je ne parlerai pas, car c'est un lieu très familier et bien connu : c'est une ville très grande et très marchande »¹. Ainsi s'exprime l'ambassadeur vénitien Josafa Barbaro en 1478. Alep est-elle si bien connue dès le XV^e siècle ? Si l'on s'en réfère à la littérature antique ou aux quelques relations de voyage antérieures, les mentions de la ville sont particulièrement rares, et l'ellipse de Josafa Barbaro, outre la dimension épideictique, révèle un premier paradoxe : Alep est bien connue des voyageurs, mais peu présente dans la littérature viatique.

L'objectif de notre étude est de déterminer la place occupée par la métropole syrienne dans la littérature de voyage européenne pendant la période ottomane, c'est-à-dire depuis la prise d'Alep par les troupes de Sélim I^{er} en 1516 jusqu'à l'entrée des forces britanniques et chérifiennes en 1918, et plus particulièrement de comprendre l'écart entre l'importance de la ville et sa relative discrétion dans les publications au XIX^e siècle. Par littérature de voyage, nous entendons les ouvrages structurés autour des lieux, reliés entre eux soit par un itinéraire physique selon un schéma spatio-temporel (littérature viatique), soit par un cheminement d'ordre intellectuel (littérature topique) déterminé par les divisions géographiques et administratives, ou par le classement alphabétique (dictionnaires et encyclopédies géographiques). Cette définition assez large de la littérature de voyage, qui ne prend en compte ni la réalité du déplacement ni l'existence d'un viateur, nous a permis d'établir un vaste *corpus* d'auteurs européens divisé en trois grands ensembles : un répertoire des voyageurs passés à Alep (362 notices), un répertoire d'auteurs de littérature de voyage mais qui n'ont pas séjourné dans la ville (72 notices), et enfin un répertoire iconographique (74 notices). Ce *corpus* se veut d'abord un outil, à destination notamment des historiens qui, selon les travaux de Stéphane Yerasimos, peuvent utiliser « des récits de voyage dans l'Empire ottoman comme une source pour l'étude de l'histoire de cet empire et plus particulièrement pour la topographie historique et de l'histoire urbaine »². Mais il convient auparavant d'étudier attentivement ces textes d'un point de vue littéraire, leur condition de production, leurs caractéristiques stylistiques, leur diffusion et leur réception.

¹ « Viaggio di Iosafa Barbaro alla Tana e nella Persia », in Giovanni Battista Ramusio, *Navigazioni e viaggi. A cura di Marica Milanese*, Torino, Giulio Einaudi editore, 1980, vol. 3, p. 569.

² Stéphane Yerasimos, *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e-XVI^e)*. *Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*, Ankara, Imprimerie de la Société Turque d'Histoire, Publication de la Société Turque d'Histoire, série VII, n°117, 1991, p. 1.

La première partie s'attache à replacer le voyageur dans le contexte historique afin de mettre en évidence ses motivations et les conditions favorisant la production de récits. Alep est d'abord un centre économique qui profite de son intégration au sein de l'Empire ottoman pour jouer le rôle d'*emporium* pour les produits venus d'Europe, de Perse et des Indes. Les capitulations accordées par le sultan aux différentes nations européennes favorisent la libre circulation des biens et des personnes, et de nombreux commerçants vénitiens, français, anglais et néerlandais, s'installent à Alep au cours des XVI^e et XVII^e siècles. Si la métropole est désignée comme une cité marchande pendant toute la période ottomane, son commerce apparaît régulièrement comme déclinant pour plusieurs raisons : les guerres entre Perses et Ottomans, les agitations populaires, l'insécurité des routes, les catastrophes naturelles sont des causes ponctuelles tandis que l'ouverture de nouvelles routes par le cap de Bonne-Espérance et le canal de Suez est structurelle mais n'empêche pas la poursuite d'un intense trafic caravanier avec l'hinterland. Le thème du déclin est surtout un cliché littéraire lié à celui de la décadence de l'Empire ottoman, et s'explique par la méthode d'évaluation ethnocentriste qui prend uniquement en compte les échanges avec l'Europe, nettement inférieurs à ceux effectués au sein de l'empire. Malgré l'importance économique de la ville, peu de commerçants relatent leur aventure, distorsion notable entre ceux qui voyagent et ceux qui écrivent. La présence européenne s'organise autour des consuls, défenseurs des intérêts de leurs ressortissants. Leur statut diffère selon les nations et explique en partie la présence ou non de relations : les représentants vénitiens, choisis parmi l'élite de la noblesse, sont tenus de rendre des comptes à leur retour devant le sénat, tandis que jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le consulat français est la propriété de quelques familles qui la donnent en ferme à un gérant, souvent seulement intéressé par les bénéfices du poste. Ainsi, seuls Louis Gédoyne et Laurent d'Arvieux, envoyés du roi, laissèrent des journaux de négociation au XVII^e siècle. Nonobstant l'ancienneté et le nombre de consulats, ainsi que le passage de quelques ambassadeurs comme Gabriel d'Aramon, Anthony Sherley, le marquis de Nointel et Félix de Sercey, Alep ne peut être considérée comme un centre diplomatique. Elle est en revanche propice aux activités de renseignements : centre de liaison entre l'Europe et les Indes par lequel transitent courriers et porteurs de documents secrets, en relation avec les tribus bédouines susceptibles de secouer le joug ottoman, et disposant d'une nombreuse population chrétienne perçue comme une éventuelle alliée en cas de conquête. Les espions prennent le masque du religieux, du naturaliste ou de l'archéologue, et vont parfois jusqu'à se convertir à l'islam pour mieux intégrer les tribus de Mésopotamie et d'Arabie. Chaque voyageur est un agent de renseignements potentiel, et tous ont à l'esprit le souvenir des croisades, puis à partir du

XIX^e siècle la question d'Orient. Sans avoir nécessairement d'ambitions coloniales, ils portent un regard politique sur l'Empire ottoman qui se traduit par la sous-évaluation des forces militaires, la faiblesse de l'État, l'absence d'unité dans la population, la fertilité des terres mal exploitées, autant de clichés reproduits plus ou moins consciemment dans la littérature de voyage. Celle-ci constitue le reflet des débats politiques de l'époque ainsi que le miroir des ambitions nationales : sa production augmente en fonction des intérêts au Levant et traduit la volonté d'accroître son influence. Ainsi, les récits de voyage français sont nombreux au XVII^e siècle alors que les Anglais dominent le commerce, mais diminuent au siècle suivant avec la suprématie française : c'est alors au tour des Britanniques d'écrire davantage sur la Syrie, région stratégique qui les relie à l'Inde. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le mouvement du *Drang nach Osten* s'accompagne d'une hausse de la production de récits en langue allemande. La prédominance des voyageurs français et anglais, représentant près des deux tiers du *corpus*, est à l'image de leurs ambitions coloniales dans le bassin méditerranéen et en particulier en Syrie. Néanmoins l'engouement du XIX^e siècle s'explique non seulement par des raisons politiques, mais aussi par le développement de nouveaux moyens de transport (navigation à vapeur et chemin de fer), l'effet de mode ou la renaissance du sentiment religieux.

Outre son rôle économique, Alep est un haut lieu de l'activité missionnaire. Elle ne se situe pourtant pas sur la route des pèlerins vers Jérusalem, et le site de Saint-Siméon, à une dizaine de kilomètres, appartient davantage à la culture du christianisme oriental. Mais l'importance et la diversité de la population chrétienne concentrent dans la ville les efforts des franciscains, des capucins, des carmes, des jésuites et plus tard des lazaristes. Le choix d'Alep est également motivé par la forte affluence de marchands chrétiens venus d'Arménie, de Mésopotamie et de Perse, ainsi que par la présence d'évêques des rites grec melkite, syriaque orthodoxe et arménien monophysite, le rattachement de l'un de ses hauts dignitaires ecclésiastiques à l'Église romaine devant amorcer un large mouvement de conversion à Alep et dans l'hinterland. Son rôle de « mère des missions catholiques » occulte quelque peu l'activité des missionnaires protestants anglo-prussiens qui interviennent principalement auprès des juifs par l'intermédiaire de l'*Institutum Judaicum* et de la *London Society for promoting Christianity amongst the Jews*, et travaillent à la diffusion des Écritures dans les langues orientales grâce à la *Society for Promoting Christian Knowledge*, la *Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts* et la *British and Foreign Bible Society*. Sans nier sa dimension spirituelle, l'entreprise missionnaire revêt un aspect éminemment politique et contribue à asseoir l'influence de chaque pays. La France prend sous sa « protection » les

catholiques, les Anglais sont proches des druzes et des juifs, et tentent de créer des liens avec les nestoriens et les ansaris, tandis que la Russie défend les grecs orthodoxes. Cette intense activité missionnaire se traduit par une littérature de propagande considérable, à travers les organes de chaque congrégation et des recueils telles les *Lettres édifiantes et curieuses* et les *Annales de la propagation de la foi*.

Le foisonnement ethnique et culturel favorise une effervescence culturelle. Beaucoup d'Européens viennent à Alep pour apprendre les langues orientales, en particulier l'arabe, jugé élégant et à la prononciation pure. Ces connaissances linguistiques sont indispensables aux missionnaires pour prêcher, aux agents de renseignements pour recueillir des informations, aux drogman pour servir efficacement les consuls et aux savants pour rechercher les manuscrits les plus précieux. Alep constitue au même titre que Constantinople et Le Caire un centre d'approvisionnements en manuscrits orientaux. Celui des *Mille et une nuits* dont Antoine Galland se servit pour sa traduction est certes le plus connu, mais les recherches portent essentiellement sur les textes chrétiens antiques susceptibles de servir la querelle entre catholiques et protestants ainsi que sur les ouvrages géographiques, historiques et scientifiques arabes. Les acquéreurs, le plus souvent autorités religieuses, ministérielles ou royales, peuvent s'appuyer sur le réseau bien organisé des consuls, des missionnaires et des marchands. À côté des manuscrits, les savants recherchent les médailles et monnaies antiques, et relèvent les rares inscriptions grecques et latines. L'épigraphie hittite, arabe, hébraïque et syriaque ne suscite l'intérêt des chercheurs qu'à partir du XIX^e siècle. Alep attire peu les travaux des archéologues mais constitue une étape vers la Mésopotamie et une base d'envoi vers l'Europe du résultat de leurs fouilles grâce à la présence des consuls. Elle est rarement l'objet de l'attention des sociétés de géographie, peut-être parce qu'elle est considérée comme trop bien connue au XIX^e siècle. Les observations astronomiques réalisées au XVII^e siècle ont en effet permis de calculer la longitude de manière plus précise et de corriger ainsi les cartes de la Méditerranée. Botanistes et zoologues trouvent dans les alentours de la ville des spécimens dignes d'intérêt comme la *Tulipa aleppensis*, les pistaches, le pigeon voyageur, le mouton à large queue ou encore les gazelles qui font le bonheur des chasseurs. Les chevaux arabes, acquis auprès des tribus bédouines ou des dignitaires ottomans, servent à la remonte des haras européens. Les médecins européens sont au service de leurs compatriotes mais aussi des hauts fonctionnaires ottomans. Ils sont les observateurs privilégiés des épidémies de peste et de choléra qui sévissent régulièrement, mais se montrent incapables d'expliquer les causes du « bouton d'Alep », dont le mystère participe à la renommée de la ville. Si les savants sont nombreux à se rendre à Alep, ce n'est pas le cas des artistes et des écrivains qui lui préfèrent

l'Égypte et la Palestine. Les motivations des voyageurs sont donc diverses et cette variété se retrouve dans la mise en forme de l'expérience viatique.

La seconde partie s'attache à comprendre la génétique et les processus de transmission des textes. L'auteur peut choisir de donner une forme mimétique du voyage en structurant la relation autour d'un itinéraire physique : carnet de notes, journal de route, lettres, récit viatique et Mémoires partagent une structure narrative de type spatio-temporel (littérature viatique). L'itinéraire réel peut être abandonné au profit d'un itinéraire fictif ou plus souvent d'une présentation analytique dans un but didactique (littérature topique). Cette distinction n'est pas toujours évidente pour certains récits qui comportent de nombreux chapitres thématiques ou qui se divisent en deux parties distinctes, le voyage et une analyse. Le titre n'apporte aucune aide dans la typologie dans la mesure où il n'est pas forcément représentatif de la forme. Le récit n'est pas une photographie ou un film fidèle du voyage : entre l'expérience et le texte interviennent le relateur et/ou l'éditeur, le substrat culturel et l'influence de la rhétorique. La description de la ville se trouve à la croisée de deux traditions : l'*ekphrasis topou* ou description d'un lieu, et le *poleôs enkômion* ou éloge de la cité. Cette dernière fournit la trame de la description : le *locus urbanus* se caractérise par sa situation et son site, son origine et son histoire. La tradition épидictique explique l'éloge de la qualité de la construction, de la pureté de l'air, de la propreté des rues, de l'hospitalité et de la tolérance des habitants. Tous correspondent à une certaine réalité mais constituent aussi des clichés répandus pendant la période ottomane. C'est également dans l'Antiquité qu'il faut rechercher la description d'Alep pareille à une reine, plus précisément dans la représentation des villes sous forme de Τυχή sur les monnaies séleucides. Le schéma classique est néanmoins susceptible d'adaptation. Les clichés propres à l'Empire ottoman y sont intégrés : l'intérieur luxueux des maisons arabes joue le rôle de *locus amoenus* et le despotisme oriental vient contrebalancer l'éloge de la cité. Au XIX^e siècle, l'arrivée à Alep est décrite au moyen d'une hypotypose aux accents poétiques correspondant à la tradition de l'*ekphrasis topou*. Le contraste entre *locus amoenus* et *locus horridus* aux portes de la ville relève d'une esthétique romantique du sublime. Les *topoi* narratifs sont marqués par l'image maritime : Alep, Venise des sables, est entourée de voleurs tels des pirates, et soumise aux tremblements de terre semblables aux tempêtes. Au rituel symbolique du franchissement de la ligne équatoriale correspond celui du changement de vêtements qui marque le passage de l'Occident vers l'Orient dont Alep est l'une des portes.

La récurrence des *topoi* s'explique par la diffusion des récits qui voyagent dans l'espace – physiquement et par le biais de la traduction –, dans le temps – avec les rééditions et compilations – et dans la littérature par des phénomènes d'intertextualité. Les emprunts sont parfois explicites et permettent à l'auteur de se placer sous l'autorité d'un voyageur de renom, ou au contraire de le contester. Ils sont aussi parfois implicites, sans qu'il s'agisse pour autant d'un simple plagiat : les procédés de réécriture dénotent un travail de transposition et de composition intelligent. L'intertextualité est aussi générique puisque les informations contenues dans les récits de voyage se retrouvent dans les géographies, les dictionnaires et les encyclopédies qui jouent le rôle de médium et diffusent largement une image stéréotypée d'Alep. Mais la relation entre littératures viatique et topique n'est pas univoque car les voyageurs s'appuient également sur les ouvrages géographiques, de sorte que les informations sur la ville se diffusent en circuit fermé, alimenté de temps en temps par de nouvelles découvertes. Cette intense circulation en Europe contribue à fixer l'image d'Alep, ce qui n'empêche pas l'originalité de certains récits et des différences de perception. *Topoi* et effets de *uariatio* forment le socle de la littérature européenne selon la devise *In varietate concordia*.

La troisième partie pose la question du regard européen. L'image d'une Alep fondée par Abraham, bien bâtie, reine de l'Orient, dont l'air est salubre et les habitants raffinés, se trouve chez les voyageurs et géographes orientaux. Plus qu'une simple coïncidence dans l'observation, cette convergence s'explique par le recours des auteurs européens aux sources arabes, orales et écrites. S'il est difficile de déterminer dans quelle mesure les récits constituent une sorte d'auto-portrait des Alépins, l'image de la ville dans la littérature européenne ne peut être considérée comme une création purement occidentale, mais plutôt comme le produit d'un savoir partagé construit en commun. Toutefois un certain regard européen se révèle à travers – paradoxalement – un « non-regard », c'est-à-dire la faible présence dans la littérature au XIX^e siècle, révélatrice des centres d'intérêt des voyageurs : les souvenirs chrétiens, gréco-romains et croisés, dont Alep se trouve presque entièrement dépourvue. C'est ce qui explique à cette période la désaffection pour la ville ainsi que son absence dans la peinture et la photographie orientalistes, alors qu'elle demeure une des plus importantes dans l'Empire ottoman, ne serait-ce que par sa population et son commerce. Cette discrétion ne peut être imputée au voile de mystère dont s'enveloppe la ville islamique, mais à celui de l'imaginaire culturel du voyageur qui filtre les informations, oriente son parcours et canalise ses recherches. « C'est nous que nous cherchons à travers l'autre », conclut Thierry

Hentsch dans *L'Orient imaginaire*³, et ce sont bien les propres sources de son passé que recherche le voyageur européen.

³ Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1988, p. 288.